

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An ..... Fr. 8 :  
Six Mois ..... 4 :  
Trois Mois ..... 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'ÉTRANGER

Un An ..... Fr. 8 :  
Six Mois ..... 4 :  
Trois Mois ..... 2 :

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS CORRESPONDANTS

*En l'absence de notre ami Grave arrêté samedi dernier, un autre Compagnon a pris l'administration du journal. Pour lui faciliter la besogne, prière à tous les correspondants et aux camarades d'envoyer lettres, mandats, etc., à l'adresse : Administration de la REVOLTE, 140, rue Mouffetard.*

*Malgré les vexations policières, nous devons continuer à paraître, à tout prix.*

## ULTIMATUM

Un homme exaspéré par la misère, outré par la violence organisée qui règne du haut en bas de la société actuelle, jette une bombe au sein du Corps législatif. Cet homme, appréhende, se déclare anarchiste.

Alors, aubaine inespérée! vous posant en martyrs, avec une précipitation que seule peut dicter la peur la plus honteuse, vous edictiez une loi jesuitiquement rédigée, ouvrant la porte aux plus hypocrites, aux plus perfides interprétations. Du coup, anarchiste et malfaitteur deviennent pour vous synonymes et vous assimilez en bloc tous les partisans de la doctrine à une association de criminels.

Ah! il eût fait beau voir, jadis, qu'on vous traquât aveuglément, vous royalistes, vous bonapartistes, vous républicains, parce qu'un Cadoudal, un Fieschi, un Orsini, pour frapper un empereur ou un roi, massacrait tout son entourage!

Et cependant, pour vous ils étaient des héros, ces violents, et de tels actes que vous reprouvez aujourd'hui parce qu'ils sont contre vous dirigés, les avez-vous assez exaltés autrefois! Si de ces actes individuels on vous eût tous indistinctement rendus responsables, ah! vous auriez certes crié à l'arbitraire, vous n'eussiez pas eu assez d'anathèmes à jeter à la tête du gouvernement d'alors! — Aujourd'hui, la personnalité d'un roi, d'un empereur ne paraît plus comme jadis le principal obstacle à l'affranchissement du peuple. La question politique a fait place à la question sociale, la lutte des partis à la lutte des classes. C'est la guerre des pauvres contre le riche, issue des conditions même de l'organisation que si jalousement vous défendez.

Vous seuls êtes les responsables, vous qui, dans la lutte pour la vie, n'intervenez jamais que pour favoriser l'écrasement du faible par le fort, alors que la simple neutralité vous ferait peut-être épargner. Étonnez-vous après cela

que de pareilles révoltes se produisent! Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.

Nous, nous offrons au peuple un idéal de bonheur dans la liberté absolue de l'individu, génératrice de l'harmonie complète entre les hommes. Et c'est nous que vous appelez malfaitteurs!

Non! vous le savez pertinemment! Une doctrine professée par des hommes tels qu'Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Henrik Ibsen, n'est pas une doctrine de sauvages. Et si nous prêchons la révolte, si devant certains meurtres nous nous taisons, c'est parce que nous savons que seule, la violence peut tuer la violence et assurer ensuite le règne bienfaisant de la paix.

Vous, vous employez la violence pour perpétuer l'injustice. Et votre excuse est nulle, parce que l'intérêt qui vous guide est purement personnel, abject, méprisable. Sous le prétexte de sauvegarder la société, mais en réalité pour conserver vos privilèges, vous violez sans vergogne toutes les libertés, en feignant de confondre une doctrine toute de fraternité avec ces actes individuels de révolte que vous seuls provoquez.

Si nous ne réprouvons pas, comme vous hypocritement, ces manifestations de desespoir, c'est que nous savons pas quelle somme de souffrances a dû passer le révolte qui y a recourus.

Et c'est lorsqu'il est tant besoin d'apaisement, d'adoucissement des souffrances du peuple que vous préparez de nouvelles rigueurs!

Ah! prenez garde! la Révolution qui vous effraie, parce qu'elle vous déposèdera au profit de tous, vous la précipitez sur vos têtes et, d'ici qu'elle éclate, que de vengeances ne préparez-vous pas?

Pensez vous donc, Pygmées, arrêter le courant formidable qui partout se manifeste? Croyez-vous étouffer l'idée au fond des prisons?

L'idée est indépendante des personnalités. Vous pourrez pendant quelques temps fermer la bouche à tels ou tels, mais, un beau jour, lorsque vous y songerez le moins, un rien fera déborder le trop-plein des colères en silence amassées. Que peserez vous, alors?

Malheureux! consultez l'histoire. Elle vous apprendra que jamais une idée de justice ne put être éteinte, mais que sa force d'expansion s'accroît en raison des obstacles qu'elle rencontre.

Trois siècles de persécutions n'ont pas tué le christianisme. Bien plus, le sang de nos martyrs fut la seule vivifique que furent impuissantes à tarir les fureurs patriennes d'alors.

Vous le savez et un pareil aveuglement vous égare.

Allez! Frappez! Emprisonnez! Persécutez au hasard! A vous incombera toute la responsabilité de ce qui pourra arriver!

## JOURS D'ÉPREUVE

Voici venus les jours d'épreuve: on nous traîne à l'amphithéâtre; on nous livre aux bêtes et tous les animaux de proie s'acharnent sur la chair vive qu'on désigne à leurs crocs. C'est le jour du cortège, de la bête immonde et puante, qui flaire le futur cadavre, et s'épouante rien qu'à l'odeur du futur. Voici le mouchard, l'ignoble mouchard, qui démoralise la serrure, viole le domicile, cambriole au nom de la loi, insulte à la pudeur de la femme, à l'innocence de l'enfant. C'est, à sa suite, le plumitif bandit, qui bave sur les victimes et tâche à salir le travailleur, le peigne à vivre qui le nourrit, l'engraisse, lui, sa femme et ses petits, quand il en a, car cette espèce est volontiers nomade; elle se fait un plaisir, un devoir, à tout le moins une habitude de trahir l'amitié, de toucher de toutes mains, laquais chonté de quiconque à la pièce de cent sous facile, drôles à pousser du pied, dans la rue, comme le cloporte qu'on dédaigne d'aplatir, maître policiers, maître marlous, champignons réussis de la pourriture d'encrier. C'est encore le gredin ceinturé de tricolore, qui a sur la conscience des centaines d'arrestations arbitraires, qui a jeté sur la paille des familles de travailleurs, qui a commandé la charge aux jours d'émeutes provoquées par la police, à qui, le 1<sup>er</sup> janvier, on attache au revers de l'habit le petit chiffon rouge, du sang qu'il a versé, c'est enfin le traitant enrichi de la dépouille des pauvres diables de souscripteurs, c'est la vieille bête sénatoriale qui fait sous elle rien qu'à songer qu'un libertaire pourrait se rendre aux abords du Luxembourg, c'est le faiseur de lois homicides, qui vend son vote au plus offrant et dernier enchérisseur, c'est l'homme de finance, le loup écrivain de la Bourse, c'est l'individu devenu machine à écrire, et qui broette à son aise dans les paturages du budget, c'est le Bourgeois pansu, le pachyderme sourd et féroce, dont on déranger l'animale digestion, et qui crie à la garde, aux sergents, réclame des lois d'exception, une répression sanglante, impitoyable, la fusillade sommaire, sans jugement, au mur, l'anarchiste! ne viendra plus nous troubler dans la sécurité, dans l'abjection de nos jouissances.

Et voici enfin, à notre grand regret, pour notre tristesse, une tristesse infinie, voici le pauvre populo, le populo gobeur et nait, la bête de somme asservie au capitalisme, satisfaite de sa maigre, oh! très maigre litière, et qui se rue, qui hurle à la mort contre les résolutions qui ébranlent l'ordre social, qui essaient d'arracher aux voleurs de vie ce pouvoir, cette force qu'ils emploient à broyer les soumis, les inconscients, es misérables.

Or, écoutez, vous autres, qui n'êtes pas anarchistes, vous à qui l'évidence creve les yeux,

et qui obstinément vous refusez à voir le péril qui vous guette et vous attend. On veut nous tuer, on nous vole, on nous dépouille, on nous arrête, on veut nous amener à composition par la famine. A la poste, on arrête nos correspondances; on saisit le journal, on métrique, on maltraite les dépositaires et les vendeurs. Cela se fait au grand jour, au vu et su de la plèbe abrutie qui ricane ou qui passe indifférente. Les maîtres, ceux, hélas! que nous subissons, pour un temps l'étaient un cynisme dans l'arbitraire que l'Empire n'avait pas connu. Il ouvrait les lettres, il glissait des mouchards dans tous les milieux, mais il avait honte de son infamie! Et, pourtant, quelle belle collection de chenapans il avait su réunir pour la secourir dans ses basses œuvres. Mais il ne violait pas les domiciles, il ne dressait pas de listes de suspects. Car ils en ont fait une, demandez aux bureaux de postes. A cette heure en France, il y a deux mille suspects à qui l'on ne peut faire parvenir une correspondance, deux mille citoyens que guette l'homme de police, dont aucun n'est sûr de coucher dans son lit, pour peu qu'il plaise à une brute avinée de lui mettre la main au collet et de le traîner en prison.

Vous laissez faire, vous autres gens bien notes, ce ne vous atteint pas; soit. Nous sommes l'avant garde — sur nous logiquement doivent tomber les premiers coups. Mais prenez garde, on note vos allures, on épie vos conversations, vos démarches, et l'on saura bien vous coffrer le jour où vos allures inquièteront les fauves dont vous avez fait vos maîtres pour l'instant.

On vous traitera, vous aussi, et plus tôt peut-être que vous ne pensez, à la géole, au prétoire, à la centrale, et vous n'aurez pas à vous plaindre, car vous applaudissez à la torture, vous forgez les menottes dont on vous meurtrira les poignets.

Quant à nous, à l'encontre de la racaille bourgeoise, nous allons le front haut; c'est le moment de se cacher, montrons-nous. Il nous restera toujours, à défaut de groupement, de réunions, de journaux, le fier sentiment de la liberté humaine, un mépris tranquille pour les basses œuvres des pourris et de leurs laquais à gages, l'indomptable résolution d'en finir avec cette société marâtre qui nous refuse l'air et le pain, et aussi, quelque part... la foudre.

## LES EXPLOITÉS

DANS LES PLÂTRIÈRES

« Nous n'avons ni logis ni famille. Nous travaillons, dans cette saison, pendant neuf heures à raison 0 fr. 35 à 0 fr. 40 l'heure. Le travail est entre les mains de trois tâcherons; le premier est riche à plusieurs millions et ne s'occupe de rien, il a cédé le travail à un Allemand qui s'est enrichi à nos dépens et, à son tour, a cédé l'exploitation à un troisième tâcheron.

« Celui-ci embaucha les ouvriers, à condition qu'ils mangeront chez lui, qu'ils se fourniront même de tabac — un paquet de trois sous pour quatre sous. On paie encore le coucher à condition que, faute de couchettes, on couchera sur les fours à plâtre ou ailleurs et nous payons 2 fr. 50 par jour, sinon pas d'embauche.

« Nous ne pouvons nous acheter ni une paire de mauvaises chaussures, ni une chemise de trente sous et les poux nous dévorent. La plupart de nous sont couverts de loges et de lambeaux de sacs à plâtre. Les passants qui nous voient sur les routes se sauvent; nous effrayons les femmes et les enfants et cependant nous ne faisons de mal à personne.

« Nous demandons à être libres, que les jours de paie on nous remette notre argent et qu'on nous laisse manger et coucher ailleurs que chez notre tâcheron ».

C'est ainsi que s'exprime dans la lettre qu'il nous adresse un ouvrier d'une carrière à plâtre des environs d'Argenteuil.

Cette pitoyable existence n'est pas particulière aux misérables occupés dans la carrière ou travaille notre correspondant occasionnel. Elle est celle de tous les ouvriers carriers du bassin de Paris. Ça s'explique dans les carrières à plâtre ou à chaux, on n'emploie pas d'ouvriers proprement dits, ayant un métier. On exploite la misère des pauvres diables.

On embauche qui se présente. Le premier venu, quelle que soit sa profession, réduit par le malheur, poussé par la faim et qui, trop fier pour tendre la main au passant, veut gagner le morceau de pain qu'il mange, fait l'affaire du patron... pourvu que ce malheureux n'ait ni femme ni enfants. C'est la seule condition exigée.

Le patron plâtrier n'occupe pas les pères de famille. Ce genre de malheureux, pour servir aux besoins de leur famille, sortiraient de la carrière le maigre salaire gagné. Or, il faut que tout y reste, le travail et le salaire.

L'homme fait partie du matériel de ces bagues, comme les outils, comme les chevrons. Au cheval l'écurie, à l'homme la cantine — c'est tout ce que le maître consent à sacrifier au travail. Il reprend, par la cantine obligatoire, les quelques sous qu'il fait semblant de payer comme salaire.

Lors de la visite que j'ai faite aux plâtrières d'Argenteuil pour me rendre compte par moi-même de la triste existence des carriers, je fus, avec un jeune employé une conversation édifiante sur les cantines ouvrières. Comme je passai très près de fours à plâtre en activité, ce jeune homme, l'œil interrogateur, s'approcha.

— Vous êtes le surveillant, sans doute? lui dis-je.

— Non, Monsieur, répondit-il, je suis employé aux écritures. Et, me voyant intéressé par ce qui se passait autour de moi, la cuisson des pierres plâtrières, leur broyage sous de grosses meules verticales, il continua complaisamment et m'apprit qu'il gagnait cent-trente francs par mois, n'avait que trois heures environ de travail par jour pour tenir ses écritures au courant. Son travail fait, il surveille les ouvriers par plaisir, pour passer le temps.

Ce jeune inconscient a des instincts de chien de garde... chiourme. On trouve ça pour 130 francs par mois.

Sa jaquette bien propre, ses souliers de chasse lui font croire sérieusement à sa supériorité sur les malheureux déguenillés dont des sacs à plâtre, attachés autour du ventre, cachent mal la nudité, et qui, à quelques pas de là, penent, couverts de poussière, mangés par la vermine et le ventre creux.

Répondant à mes questions, le petit monsieur continuait, plein de son importance.

— Oh! pas intéressants du tout, ces ouvriers, expliquait-il. Tous des mendiants, des fainéants, des voyous trop heureux de trouver ici, pour un travail facile, le gîte et la pécote! Ils gagnent 35 centimes de l'heure et mangent à la cantine, là à deux pas.

Du geste, l'employé me montrait une bâtisse longue et sale, hermétiquement close, elle ne

s'ouvre qu'aux heures des repas et reste inaccessible, même alors, à quiconque n'est pas chambrier.

— Ils mangent tous à la cantine? demandai-je.

— Forcément. Tous les ouvriers doivent manger à la cantine. C'est la condition de l'embauche. Ainsi, un ouvrier embauché le matin, qui ne s'y présente pas pour déjeuner est renvoyé à la reprise du travail l'après-midi.

— Mais pourquoi cette obligation? — Dame, le plâtre, ça ne donne pas de profits. Il faut bien que le patron se rattrape sur quelque chose, et la cantine, c'est le bénéfice le plus clair.

Leton cynique de ce petit crapaud me méprisait, il crut que je n'avais pas bien compris et ajouta :

— Vous comprenez? En réalité, ces gens travaillent pour leur nourriture et ne gagnent pas autre chose! La paie se fait tous les quinze jours, c'est à dire qu'on arrête les comptes. Le patron se rembourse d'abord et donne à l'ouvrier ce qui lui revient. Pas grand chose! La plupart du temps rien, quelqufois deux ou trois francs et souvent sa quinzaine ne suffit pas à solder ses dépenses à la cantine.

« — Dans ce cas, m'a dit un ouvrier que j'avis ensuite, il faut rester un jour ou deux sans manger. »

La cantine ne fait pas crédit.

En ce moment, on travaille huit heures par jour dans les carrières que j'ai pu visiter. Ce travail représente 2 fr. 80 pour l'ouvrier.

Cherchez ce qui lui reste au bout de la quinzaine quand la cantine est payée et que la tenue de deux pour cent a été faite sur le salaire, sous prétexte d'assurances, ô ironie!

## LES SUSPECTS

En vertu d'une réquisition de M. Meyer, juge d'instruction, le chef de brigade devra transmettre de suite à la direction les lettres et correspondances adressées aux individus dont les noms suivent :

- Denechère, 41, rue de la Gare de Rouilly.
- Morau Montéleon, 13, rue de la Nation, Châteaufort.
- Bastard Elysée, 23, rue du Canal, Saint Denis.
- Chabard Paul, 118, boulevard Montparnasse.
- Martin Constant, 3, rue Jacquenet.
- Goudry, 48, rue Pixéricourt.
- Chaumont, 7, passage Rivière.
- Blaye, 22, rue de Chignancourt.
- Béru, 412, rue Montmartre.
- Darassy, 6, rue Favart.
- Pouget, 24, rue Véron.
- Grave, 150, rue Moulfard.
- Brunet Georges, 71, rue Louis-Blanc.
- Galau père, 24, rue Saint-Pierre, à Saint-Denis.
- Faure, Sébastien, 24, rue Hamey.
- Guerlinger, Pierre, impasse Lesné, à Saint-Denis.
- Pierron Jules, 32, cour Ragot, Saint Denis.
- Charles, dit le « tailleur ».
- Borde.
- Chauvière.
- Tresse.
- Mayeux, route Stratégique, Suresnes.
- Reclus, Elise, 26, rue des Fontaines, Suresnes.
- Reclus, Elie, 62, boulevard Port Royal.
- Reclus Paul, ingénieur. (Pas d'adresse!)
- Fries ou Frizo, Chartotte street, Londres.
- Galau, Charles-Louis-Joseph, chez Delebecque, 30, Fitzroy street, Londres.
- Femme Dubois, Edmonds square, à Chelsea.
- Doffendi, 112, Higg street, Islington, Londres.
- Delorme Louis, Warren street, 15, Tottenham court road.
- Delebecque, Ernest, 30, Charlotte street, Fitzroy square, Londres.
- Nicolet, à Chaux-de-Fonds (Suisse).

NAPOLÉON C. froy. UN PHILANTHROPE LE CRIMINEL LA BOURGEOISIE PAS DE DROIT L'ESPRIT DE LA LÈVE LES BESOINS COMPLÈTEMENT INTÉGRALITÉ DE TOUS TEMS MÉLANGES

NAPOLÉON

Cette dis... nous la? S'a... si l'ombre... cher à notre... foule vers... foule vivan... un squelet... chapeau en... grise, un p... sous dans l... de marcher... depuis pré... une odeur... L'homme... meurent p... c'est elle qu... rences, sou... c'est elle qu... L'état d'es... lui faut ce... incarnation... dans l'aver... Soit. Ma... passé. C'e... supprimer... ment le rés... d'Epinal... César sur s... murs des... mières. Ce... avaient au... ral, qui on... retour de l... Invalides e... mort, ceux... ments, de... lisent pas... main de q... cieuses des... Soit encor... rectement... qui ont lu... sens de l'h... ce qu'ils or...

Genet Sante, à Chau-de-Fonds.  
 Ottila, à Zurich.  
 Michel Louise, 39, Alfred road, Londres (sous le nom de Louise Fauvelle).  
 Bassi, à Londres.  
 Rappa, à Londres.  
 Raoul, à Londres.  
 Pourcy-Victor, en Suisse.  
 Pomati Amilcar, 32, Grafton street, Fitzroy square, à Londres.  
 Pawels Joseph, sous le nom de E. Productor, à Barcelonne, San Olegario.  
 Paulowitsch.  
 Patti, J., à Tunis.  
 Parmeggiani, Louis, Londres.  
 Pacini Isaia, à Lugano (Suisse).  
 Pacini, à Lugano (Suisse).  
 Ortiz, dit Trognon, Londres.  
 Niquel, Ferinand, Genève.  
 Nickline, 33, Bernard street, Russel square, à Londres.  
 Mauritz Ernest, 49, Gover street, Londres.  
 Matha, Londres.  
 Marano Alexandre, Dean street et Oxford street (Hyde Park), Londres.  
 Mari Alfred, à Lugano.  
 Marco, Gènes.  
 Maracini Maurice, à Lugano.  
 Mancini, Auguste.  
 Maifato Charles, 60, Great Titchfield street, Londres.  
 Malatesta, Emile, 112, High street Islington, Londres.  
 Malagoli-Denis.  
 Roebler, Londres.  
 Femme Bousset, Londres.  
 Hamann, Zurich.  
 Roll, Canals Lane, Londres.  
 Richer, 26, Warren street, Londres.  
 Richard, 57, Fitzroy square, Charlotte street, Londres.  
 Brocher, 137, Camberwell new-road, Londres.  
 Femme Broche, 6, avenue du Théâtre, à Lausanne (Suisse).  
 Kropotkine, Londres.  
 Et vive la liberté !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Pans. — De la « Vie contemporaine », essentiellement conservateur.

« Lorsque dans nos journaux nous lisons en première page les articles éloquentes d'indignation contre les actes atroces commis par quelque anarchiste, nous joignons nos imprécations à celles de l'écrivain, comme lui, nous sommes épouvantés de ces forfaits dont les auteurs ne respectent ni l'innocence ni les lois, crimes à la fois contre les personnes, la société et la patrie, qui jettent la terreur dans les esprits, dont, jusqu'à ce jour inconnus dans l'histoire et n'ont d'autre nom dans les langues que celui d'attentats anarchistes.

« Et quant, passant à la troisième page, nous apprenons : ici, qu'une famille entière s'est suicidée pour ne pas mourir de faim; là, qu'une mère entourée de ses enfants a allumé un réchaud pour échapper, avec les êtres qui lui sont chers, aux mêmes angoisses; plus loin qu'une jeune fille s'est noyée pour ne pas tomber dans le déshonneur, parce qu'elle ne parvenait pas à gagner sa vie, ou qu'un jeune homme s'est tué parce qu'il se trouvait sans moyens honnêtes d'existence, songeons-nous toujours aux rapports immédiats qui existent entre les sombres lignes de la première page et les malheurs que nous trouvons à la troisième, songeons-nous que si il n'y avait pas de misères mourant de faim, il n'y aurait pas d'anarchistes; car ceux-ci ne sont que des désespérés forts et résolu, les autres sont des désespérés faibles et soumis; tous, au même titre, sont les produits et les victimes de notre état politique, économique et social. »

« Il ne faut pas demander à un écrivain bourgeois plus qu'il ne peut donner : exiger de lui qu'il commente nos théories et la portée de nos actes : mais l'aveu de celui-ci, dénué d'artifice, nous l'avons toujours bon à relever.

— Allons, ça marche ! ça marche ! comme disait Rodin, l'ancêtre de nos actuels gouvernants, de par la lâcheté générale, nul n'est désormais à l'abri des cambriolages officiels. Les gredins qui ont fait le pouvoir, comme on fait les cartes, veulent établir la liste complète de tous ceux qui, quoiqu'il écarte pas anarchistes, sont en relations avec eux et pourraient leur venir en aide par amitié personnelle.

C'est pour arriver à ce beau résultat qu'on nous vole nos listes d'adresses, et que nos lettres et mandats sont retenus à la poste.

Il s'agit de dresser une liste des suspects.

Les mesures prises autorisent tout. Et si le premier venu ne se trouve pas un jour compromis comme faisant partie d'une association de malfaiteurs, c'est qu'il aura une fière chance.

Quant à nous, pas besoin de dresser une liste de suspects. Tous les misérables qui nous pillent et nous égorgent se font assez connaître : et il faut bien espérer qu'un jour ou l'autre il sera fait justice à chacun, selon ses œuvres.

— Douze degrés au-dessous de zéro ! Bourgeois féroces, dans vos appartements bien clos, bien chauffés, songez-vous à ces chambres aux aïres mal jointes, aux fenêtres branlantes, où des miséreux n'ont pour s'envelopper que de lamentables haillons ? Et ceux qui ont le ventre creux ? Le froid, la faim, le chagrin, tout cela les mine pendant des semaines et des mois. L'homme s'étiole et la femme est atteinte en sa maternité, et l'enfant s'amincit, s'éteint.

Vous autres, vous avez des opéras, des théâtres à femmes des palais, des musées... Et les pauvres, n'ont ni pain ni feu !... Vous dépensez des millions pour nourrir et engraisser des bêtes de proie, des hommes de police, et vous lésinez sur des dépenses qui, en supprimant la misère, supprimeraient le délit, le crime... et l'homme de police !... Et vous hurlez lorsqu'un révolté se dresse contre cette organisation homicide et vous rappelle aux sentiments d'humanité. Une seule chose nous étonne. C'est que les miséreux soient si résignés.

La bombe du 9 décembre, c'est Vaillant qui l'a lancée; mais ce sont les crimes de la bourgeoisie qui l'avaient chargée. La nitro-glycérine qu'elle contenait, c'était les misères humaines accumulées, c'était le refus de l'amnistie, c'était toutes les souffrances des prolétaires, des damnés, des éternels exploités. Dussions-nous être poursuivis, nous ne devons pas séparer notre cause de celles des malheureux et nous nous solidarisons avec eux sur le terrain de la misère humaine.

Clovis Hugues, discours du 7 janvier.

### Espagne

Les compagnons Codina, Cerezuelo, Bernard, Bacherini, Navarro, Arche ont été remis aux autorités militaires pour passer en conseil de guerre comme coauteurs et complices de Pallas dans l'attentat contre Campos le 24 septembre 1893. Plusieurs d'entre eux ont avoué leur participation au complot ourdi dans une taverne où ils se réunissaient souvent. Parmi les détenus, plusieurs ont déclaré qu'ils ont essayé de déterrer le corps de Pallas, mais que la police a déjoué leur projet.

Salvador Franch a persisté à affirmer qu'il a lancé la seconde bombe au théâtre du Liceo, quand il s'aperçut que la première n'avait pas éclaté. Salvador restera à l'hôpital de Saragosse jusqu'à ce que les médecins permettent son transport à Barcelone.

### Italie

Les ouvriers qui travaillaient à la nouvelle route vicinale de Castelvetrano ont assailli hier des guérites et deux postes d'octroi et les ont incendiés. Ils ont ensuite mis le feu au bureau central d'octroi, au bureau du percepteur des taxes, à ceux de l'enregistrement et de la justice de paix.

Les troupes ont pu éteindre ces incendies.

Les émeutiers ont délivré les prisonniers enfermés depuis quelques jours dans la prison.

La force publique a pu protéger la mairie, la banque, la poste et le télégraphe.

Les manifestants portaient devant les troupes les portraits des souverains qu'ils acclamaient. Plusieurs arrestations ont été opérées. Des renforts ont été expédiés à Castelvetrano où se sont rendus le préfet et le procureur du roi.

## MÉLANGES & DOCUMENTS

LES DEUX CÔTÉS DE LA QUESTION SOCIALE

On lit dans le Figaro :

Grâce à ce froid sibérien, ce n'est pas seulement sur les lacs, étangs et cours d'eau du Bois de Boulogne qu'on a patiné hier, mais à Vincennes, à Versailles, à Villebon, à Meudon, et partout il y avait foule.

Mais le record est toujours tenu par le Cercle des Patineurs où la glace n'a pas atteint moins de dix centimètres et demi.

Les traîneaux, hier, ont fait fureur. On aurait pu se croire sur la Néva. Bon pour l'alliance !

Toujours mêmes habitudes et beaucoup de figures nouvelles, entre autres :

« M. et Mme H. Ridgway, comtesse de Camondo, duc et duchesse de Doudeauville, vicomte et vicomtesse de La Rochefoucauld, vicomtesse et Mlle de Trederu, comte de Lindemann, M. Eugène Fischhoff, Mme Croger, Mme de Iturbe, comtesse et Mlle de Puységur, comte Serge de Morny, comte et comtesse de Santovenio, baron Tucker, chargé d'affaires de Bavière, etc. »

Très remarqué le nouveau costume avec boléro, gilet ajusté et jupe courte, tout en cuir, que portaient quelques élégantes. Rien n'est plus gracieux, d'ailleurs que cette nouvelle peau, qui imite à s'y méprendre le velours avec ses reflets soyeux. C'est la dernière application d'Henry Petit, le tailleur sportif du boulevard Malesherbes. Ces costumes pleins d'originalité étaient de plusieurs nuances : loutre, mordoré, brique ou vert olive foncé.

Le prince Henri d'Orléans — un fanatique du patin — et le duc de la Force n'ont pas quitté le Cercle de la journée.

On lit dans tous les journaux :

**Les victimes du froid.** — La température glaciale a fait beaucoup de victimes.

Mme Maria Mouriez, âgée de 42 ans, journalière, demeurant 35, rue de Flandre, est tombée sans connaissance, avant-hier soir, à neuf heures, dans la rue d'Allemagne. Transportée dans une pharmacie, elle est morte en y arrivant.

— Une autre ouvrière, Mme de Villepois, est morte subitement en sortant de chez elle, 43, rue Perceval.

Le suisse de l'église Notre-Dame-de-la-Croix-de-Menilmontant trouvait une jeune fille endormie dans une des chapelles des bas côtés. Avec l'aide des gardiens de la paix, il a transporté la malheureuse chez un pharmacien de la rue des Amandiers, où un médecin a constaté qu'elle mourait de froid et d' inanition.

— Un cocher, nommé Milange au service de M. Louis, tripiier, rue des Envierges, saisi par le froid, est tombé de son siège sur la chaussée, boulevard de Belleville.

Dans sa chute il s'est fracturé le crâne. Son patron a demandé à le garder chez lui pour le faire soigner.

— Impasse Bessières, à Clichy, des agents ont trouvé une femme étendue sur la chaussée. Elle était gelée : on ne put la réchauffer. Elle était âgée de 60 ans et s'appelait Madeleine Blondeau.

— A Levallois-Perret, un ouvrier forgeron, M. Durecq, qui venait voir ses amis, a été

rappé de congestion. Il est mort sur le trottoir, rue de Courcelles.

— Sur les fours à plâtres de Mazagan, à Argenteuil, on a trouvé un inconnu mort de froid. Son cadavre a été transporté à la Morgue d'Argenteuil.

\*\*\*

LA QUESTION SOCIALE

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, sans le faire suivre d'aucun commentaire inutile, le communiqué que la préfecture a adressé aux grands quotidiens :

« Quatre-vingt-cinq vagabonds ont été arrêtés dans la nuit d'hier, aux Halles, et envoyés au Dépôt. Chaque nuit, depuis le commencement de l'hiver, le nombre des malheureux ainsi ramassés varie entre cinquante et cent. Tous sont des ouvriers ou des employés sans travail, et généralement, nul parmi eux n'a subi de condamnation. »

\*\*\*

On nous signale d'autre part un fait des plus révoltants :

Une pauvre vieille femme, Mme Audic, âgée de 59 ans, infirme, et occupant, grâce à la bonté d'âme du propriétaire de son hôtel, un réduit obscur de la rue Secrétan, s'est vue refuser son inscription sur la liste des indigents du bureau de bienfaisance du XIX<sup>e</sup> arrondissement, sous le fallacieux prétexte qu'il s'en faut de quelques mois pour qu'elle atteigne sa 60<sup>e</sup> année et qu'elle n'habite pas à Paris depuis 4 ans.

Il est absolument indifférent à l'administrateur et à la visitante du bureau de bienfaisance, qu'impolente, infirme (elle est contrefaite et boiteuse) elle ne gagne que 60 à 70 centimes par jour. Ils ne s'inquiètent pas qu'elle ait recueilli, à la mort de sa fille, l'enfant de celle-ci et que toutes deux pour vivre doivent se contenter d'un aussi maigre salaire. Elle n'habite pas Paris depuis 4 ans !

De plus, un médecin lui ayant donné un certificat constatant l'impossibilité absolue où elle est de gagner sa vie, la pauvre vieille remet ce certificat à la visitante ; celle-ci le garde, par devers et se contente de répondre qu'il ne faut pas que la malheureuse compte sur rien.

Mais qu'ont-ils donc dans le cœur ceux qui ayant à remplir un poste aussi délicat et demandant tant d'amour des pauvres, peuvent ainsi, froidement condamner au désespoir et à la mort, des êtres aussi intéressants et aussi inoffensifs qu'une pauvre vieille femme infirme et un enfant ?

Nous voulons espérer qu'il nous suffira d'appeler l'attention de la municipalité sur des faits aussi révoltants (et certainement ils ne doivent pas être isolés), pour que cela cesse et qu'on rende au plus vite aux malheureux tout ce qui leur est dû.

(Reveil-Social, 7 décembre)

\*\*\*

LE DROIT A L'INSURRECTION

Tous les gouvernements se sont crus ainsi indétructibles, et, dans leur mépris pour le peuple, ils se sont dit : — Nous n'avons pas besoin de lui donner aucune satisfaction. Nous pouvons nous moquer de nos promesses et de nos serments, et de ses revendications et de ses réclamations.

Puis, un beau jour, au moment où ils paraissaient les plus forts, les uns se sont écroulés, les autres ont glissé à terre.

Des exemples comme le 10 août devraient être instructifs pour les conservateurs. Malheureusement pour eux et pour nous, ils ne les connaissent que pour recommencer les actes qui peuvent précisément en provoquer le retour. Tous nos gouvernements, en France, ont pris avec le soin le plus scrupuleux la route qui avait conduit leurs prédécesseurs à la Révolution.

Les historiens monarchistes se répandent naturellement en violentes indignations contre l'insurrection du 10 août, et trouvent tout naturel que Louis XVI n'ait prêté serment à la Constitution que pour la violer.

C'est une vieille habitude monarchique et théologique — on ne conteste jamais aux gouvernants le droit de faire tout ce qu'ils veulent, et on conteste

toujours le droit au peuple de faire les choses les plus simples.

L'humanité se partage depuis fort longtemps en deux classes : les gouvernants et les gouvernés, les bergers et les moutons.

Ceux-ci sont destinés à être tondus tout au moins quand ils ne sont pas destinés à faire des côtelettes.

Si devant cette perspective de mouton de Parmerge, ils deviennent moutons enragés, baro sur eux ! et non sur les chiens !

Et cependant le berger et les chiens peuvent être alliés aux loups.

C'était le cas le 10 août.

Ah ! on pourra faire de longs discours sur le droit à l'insurrection en définitive, c'est lui seul qui ouvre les portes de l'avenir.

Tous les grands réformateurs ont été des insurgés contre les préjugés de la veille, des violateurs de lois, des sacrilèges de l'ordre public existant. Tel était Socrate, tel était Jésus, tel était Luther, tel était Voltaire, tels ont été tous les grands hommes de la Révolution à qui nous devons, en définitive, de la Révolution, l'ère datant de la Déclaration des Droits de l'homme, tandis que toutes les autres ères ont daté d'une conquête humaine ou divine — ce qui revient au même — l'une représentant la force et l'autre l'habileté.

Mais vraiment, le droit à l'insurrection est une question étrangement casuistique ; autant vaudrait contester à Latude le droit de s'évader de la Bastille.

Il y a des constitutions qui sont des Bastilles pour les peuples. Dans ce cas, le droit à l'insurrection c'est le droit à l'évasion.

Et ce droit, personne ne l'a jamais contesté pour les victimes des lettres de cachet.

YVES GUYOT.

(Les Droits de l'homme, 12 août 1876)

BIBLIOGRAPHIE

Mon Franc parler par F. Coppée, 1 vol. 3 fr. 50 chez Lemerre 23-31 passage Choiseul.

Le franc parler de M. Coppée, n'est au fond, que le verbiage d'un esprit droit, d'un égoïste qui nous la fait à la sensiblerie, d'un monsieur qui prétend jouer à l'indépendance, lorsqu'il n'est qu'un parfait rétrograde, un endormeur tiède.

Il y a, comme cela, des gens qui, sous prétexte de prendre la défense de quelqu'un ou de quelque chose, déblatèrent contre, pis que ne feraient des adversaires avérés. M. Coppée est de ceux-là.

Il faut l'entendre, le bon apôtre, s'apitoyer sur les misères des « pauvres gens » ! Il pleure comme un veau à l'énoncé de leurs souffrances ; il n'a pas de malédictions assez vives contre les politiciens prévaricateurs qui ne s'occupent pas d'améliorer le sort de la masse, il leur a vite dit leur fait, puis, petit à petit, le monsieur se calme, se fait pathétique et recommande aux miséreux d'être calmes, humbles, résignés, patients, et d'attendre des jours meilleurs.

Le franc parler de M. Coppée, ne lui fera pas tort d'une once dans l'estime des exploités, qu'il continue à se proclamer le « poète des humbles » ce sont les bourgeois qui lui faciliteront l'écoulement de ses poésies et de sa prose, dans l'espérance qu'elles aideront à émasculer ceux dont ils craignent les révoltes.

Heureusement qu'aujourd'hui on ne se résigne plus et que les renégats de M. Coppée, restent ce qu'elles sont, des sentimentalités pleurardes, qui ne touchent plus personne, qu'on ne lit, justement, qu'à cause des autres vérités qu'il est prie de lancer contre les exploités.

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Lundi dernier 8 janvier, à 2 heures, M. Léon de Bosny a repris ses conférences à l'Ecole des Hautes études à la Sorbonne. Il traitera de la loi, du doute et du rôle du système nerveux en matière religieuse d'après les philosophes de l'Extrême Orient.

PETITE CORRESPONDANCE

Leonus à Bordeaux. — Réclamez colis à la gare.

Le compagnon L... cordonnier, employé aux compagnons S... et B... employé de leurs trois bons de poste, et les noms de sa compagne et de ses enfants P. S. B., rue Jouffroy. — Intention Vers un peu faibles. A retoucher.

AVIS

Nous tenons à la disposition des camarades nouvelle édition du livre de J. Grave, Mourante et l'Anarchie. Prix 1 fr. Adresser les demandes à La Révolte, Mouffetard.

SOUSCRIPTION PERMANENTE pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,695 fr. 90. Périer, 10 fr. — Jean-qui-marche, 25 fr. Total : 35 fr. Total général : 1,730 fr. 90.

SOUSCRIPTION pour les détenus

Listes précédentes : 986 fr. 61. Barra, Girard, L. M., Ensemble 2 fr. Total : 2 fr. Total général : 988 fr. 61.

EN VENTE A LA REVOLTE

- Le Révolté, septième, huitième et neuvième année, cartonné, chaque.
- La Révolte, première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième année, chaque.
- Mémoires de la Fédération ju rassiennne
- La Société au lendemain de la Révolution, prise dans nos bureaux.
- Supplément littéraire de la Révolte collection complète. 1<sup>er</sup> et 2<sup>es</sup> volumes, chaque.
- Le Salariat
- Esprit de Révolte
- Les paroles d'un Révolté.
- La conquête du Pain, Kropotkine.
- La Loi et l'Autorté
- Un Siècle d'autorité, Kropotkine.
- Portraits de Bakounine et Proudhon. Novembre 1887 (eau-forte)
- La Société mourante et l'Anarchie, J. Grave
- L'Anarchie dans l'Evolution socialiste
- Dieu et l'Etat, Bakounine. Pris dans nos bureaux.
- L'Agriculture
- Défense de G. Etiévant
- Les Hommes et les Théories de l'Anarchie, Hamon
- La grande Révolution, P. Kropotkine.
- Jeunes Gens
- L'ordre par l'Anarchie, D. Sarrailh
- Les Travailleurs des villes aux Travailliers des Campagnes
- A mon frère le paysan, E. Richelieu
- Les Temps Nouveaux (Conférence) de Kropotkine.

LA REVOLTE est en vente

A Lille, chez le compagnon Hodeu, 14, rue de la Vierge, qui porte à domicile.

A Nîmes, kiosque, boulevard des Calpurnes, face l'ancien lycée.

Kiosque, en face le bureau de Laboratoire Temple.

Le Gérant-Imprimeur, J. BILLOT Paris — Imp. J. BILLOT 140, rue Mouffetard.

L

POUR M

Un An  
Six Mois  
Trois Mois  
Les abonnements de poste paient

LA FEM

Elle est p  
lant par sa e  
damnation a  
quant au de  
vis à vis de  
Elle saura  
nier momen  
son ami, ma  
sa grâce ; et  
du cœur, le  
certaine.

La femur  
non, son s  
des incohé  
Son preu  
va mourir s  
sa tête au  
de sa mort  
l'Anarchie  
était possi  
fait tout p

La se ré  
qui, depuis  
la femme.  
La fem  
la plus lo  
dant que  
pour app  
combe to  
— non  
viennent  
tions de l  
soudre u  
jonction  
Souver  
est insult  
et cherch  
remu  
Sous c  
se glisse  
résignat  
au cerv  
inaction  
celante

la logiq  
Parfois  
sa revol  
frances,  
temps e  
mier r  
homme  
Mais,  
gement  
effort à  
de sa m

Elle  
du m  
dont l  
sambie  
attend  
Sa v